

néanmoins d'encourager ses compagnons, qui luttèrent en héros.

— Oh ! leur cria-t-il alors dans un élan d'admiration, vous êtes des lions !

— Assez ! maître ! fit Nmolo, fais cesser la tempête ! Tu le vois, ils sont dignes d'être tes serviteurs.

— Oh ! s'écria Paul en russe, que ne pourrait-on faire avec des hommes semblables ! simples serviteurs d'occasion qui se conduisent avec tant d'abnégation et de dévouement pour un homme qui n'est pas de leur race !

Cette exclamation, que les noirs ne comprenaient pas, sembla leur être un ordre donné par Paul aux esprits supérieurs et invisibles, car au même instant la tempête s'apaisa sensiblement. Le vent perdait de sa violence, les éclairs étaient moins intenses et s'éloignaient. La pluie continuait à tomber, mais tout danger de naufrage eut bientôt disparu. A cette vue, les nègres furent plus que jamais convaincus du pouvoir surnaturel du fétiche.

Trois heures après le départ, la pirogue abordait à une rive boisée Nmolo prit son maître sur ses bras et le transporta à terre.

— Ne nous arrêtons pas, maître ! dit-il, en le portant délicatement, enfonçons-nous dans les bois ; nous y établirons une case pour que tu puisses achever ta guérison.

— Faites, mes chers amis, je n'ai rien à objecter.

Après avoir marché longtemps encore à la lueur des éclairs, ils firent une halte. Une pluie persistante fouettait le sol et effaçait leurs traces ; ils étaient en sûreté.

Mais Paul était à bout de forces et grelottait, en proie à la fièvre. Il se sentait arrivé à sa dernière heure.

LXVIII

A LA RECHERCHE DE PAUL

Criquet travaillait. Couché sur le dos, les yeux fermés, les mains sous la tête, il travaillait. Il se martelait le cerveau pour y trouver les éléments de la scène que lui avait demandée Henri.

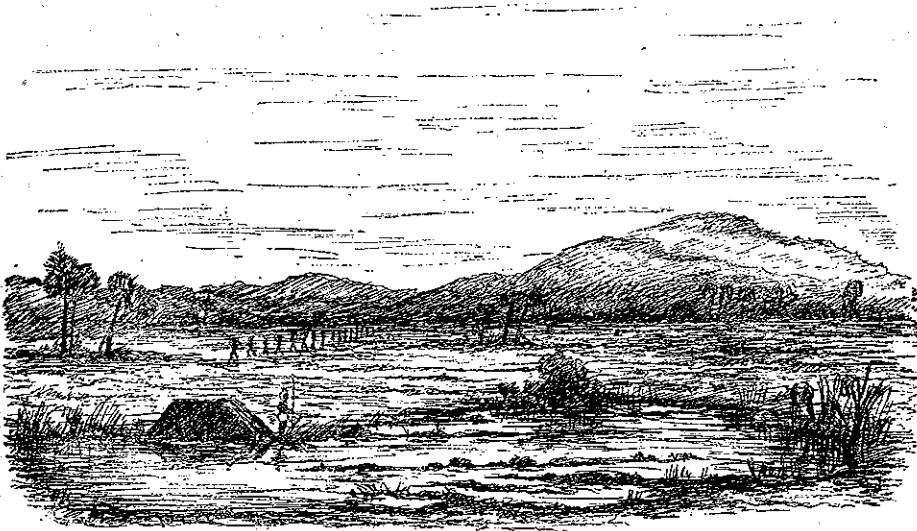
— Il va bien, lui, se disait-il, faites-moi quelque chose d'horrible, de terrifiant ! Je n'ai rien, moi, ni pour faire des tours, ni pour

terrifier. Si au moins j'avais une lanterne magique ! Herboricus a dans la tête toutes sortes de choses qui pourraient servir ; mais comment lui demander de nous faire quelques farces ?

Le professeur, lui aussi, réfléchissait. Il soupirait en regardant Criquet.

— Oh ! si je pouvais, murmurait-il à mi-voix, semer le moindre grain de science dans cet esprit si pétulant, quels prompts résultats j'en obtiendrais ! S'il consentait à suivre docilement mes leçons, comme j'en serais récompensé au centuple, par la gloire que j'en acquerrais !

Comment faire pour entreprendre et mener cette tâche difficile à



ILS AVAIENT INTERROGÉ LA PLAINE, LES BOIS, LES MONTAGNES. (P. 473.)

bonne fin ? Je guetterai l'occasion favorable ; au besoin je la ferai naître, qui sait si elle n'est peut être plus proche que je ne pense ! Oh ! s'il voulait étudier quelque peu !

Soudain Criquet, qui était d'une humeur massacranche, vint se planter devant von Ruff et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce qui ne brûle pas ?

— Ce qui est incombustible, mon ami.

— Ça m'est égal ! voyons ! dites-moi : quelle est la chose qui ne brûle pas ?

— La glace, répondit Henri en souriant.

- Vous parlez par expérience, vous, l'homme réfléchi...
- Ah! se dit intérieurement von Ruff, voici une belle occasion d'en faire mon élève. L'amiante est une... commença-t-il.
- Connu! passons, du reste, nous n'en avons pas ici sous la main.
- L'acide silicique...
- Si quoi?
- Silicique, de *silicium*: silex, vulgairement liqueur de cailloux.
- Silex, pierre à fusil? Heu! mais alors il y aurait moyen d'en tirer profit ici. Vous allez m'en livrer, par exprès, une barrique.
- Cela est possible, à condition, néanmoins que vous me donnerez un coup de main.
- Tout de suite; allons! debout, à la besogne!
- Pour faire l'expérience que Glauber a faite le premier, en l'an...
- Halte! pas de théorie, hein!
- Non, non. Je sais que vous la détestez. En pratique donc, nous prendrons...
- Assez!!! un mot de plus et je vous invective.
- Intraitable gamin! s'écria le professeur. Je refuse net de vous aider, si vous ne voulez pas m'écouter.
- Hé, je n'ai que faire de votre école; une chose plus sérieuse me préoccupe. C'est pas des leçons qu'il me faut, c'est de l'incombustible.
- Il y a dans le voisinage des tonnes de quartz hyalin.
- Gardez-le, votre quartz, faites-en des bâtons de sucre de pomme; sucez-le...
- C'est de l'acide silicique anhydre, tout à fait pur.
- Vous dites?
- Ah! ah! Vous commencez donc à comprendre qu'il est bon d'écouter quelquefois les leçons d'un professeur?
- Eh bien, soit! j'écoute, je serai sage, comme une image.
- Je vous le répète: il y a ici des tonnes d'acide silicique pur. Vous avez déjà remarqué, sans doute, ces pierres violettes, qui brillent un peu partout dans les sables qui nous entourent? C'est du quartz hyalin coloré, nommé vulgairement améthyste.
- Est-ce que ça ne brûle pas?
- Ecoutez! Vous avez déjà sans doute, durant votre vie de jeune homme, donné des souvenirs à des amis?
- Oui; mais ça ne fait pas partie de la leçon...
- Quelque bague, peut-être? Eh bien! il y a ici de quoi vous approvisionner pour le reste de votre vie. L'aventurine aux reflets

dorés, qui n'est que du quartz hyalin mêlé de mica jaune, sont les cailloux qui scintillent sous vos yeux éblouis.

— J'ai remarqué ces cailloux, mais... il me vient une migraine ! Je ressens des coliques, oh m'sieu ! oh m'sieu !

— Vous ne voulez donc pas vous instruire ?

— Si, mais j'ai besoin de... de quelque chose qui ne brûle pas.

— Je vous l'ai dit, l'acide silicique est infusible dans nos foyers. Or, nous en voyons ici constamment autour de nous.

— Oui, de l'acide en morceaux, en cailloux, ça ne fait pas mon affaire !

— Prenez le sable que vous trouvez partout ; c'est de la silice à peu près pure également.

— Et c'est incombustible ?

— Oui.

— Merci de la leçon. Vous verrez qu'elle me profitera.

— Que voulez-vous faire ?

— Ce que vous appelleriez des bêtises.

— Vous travaillez pour moi, Criquet ? demanda Henri.

— Oui, je prévois, parce que vous voulez gouverner.

— Pour gouverner des nègres, remarqua von Ruff, il faut les intimider tout d'abord.

— Savant professeur, votre phrase contient un mot de trop ?

— Lequel, je vous prie ?

— Nègres. Dites : pour gouverner il faut intimider. Du plus puissant despote au plus petit commis de bureau ; du plus fort banquier au dernier des gagne-petit, tout n'est qu'intimidation.

— Hem ! Cette remarque serait à développer. Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites. La peur ! Ce serait un beau sujet de thèse. Peur de Dieu, peur de la loi, peur des accidents, de la mort ; peur des chefs, des opinions, des on-dit, de la mode, de tout. La peur ! mais ! effectivement, c'est le frein social. Oh ! s'il voulait étudier, cet homme ! continua le professeur à part soi, en enveloppant Criquet d'un long regard où brillait un reste d'espoir.

Quand Criquet fut parti, von Ruff se leva, réfléchissant toujours aux moyens à employer pour en faire son élève.

Henri restait seul avec Catherine.

Il vint à elle en souriant.

— Chère Catherine, lui dit-il, as-tu entendu ce que disait le savant ?

— Oui. Il dit : la peur est le frein social ; il aurait pu ajouter : l'amour est le moteur vital.

— L'amour ! l'amitié ! oui, c'est la force impulsive, c'est la vie. De l'amour est né le monde ; l'amitié le conserve, le fortifie. L'amour pousse au dévouement ; l'amitié produit les progrès. Je t'aime, je donnerais ma vie pour toi. J'ai de l'amitié pour les nègres ; je voudrais pouvoir leur être utile.

— Et moi, comment ne te chérirais-je pas, Henri ? toi, si bon, si généreux, si loyal !

— Ecoute-moi bien, tendre amie, que ma voix trouve un écho dans ton cœur ! que ta pensée mesure ta réponse !... Tu songeais à vivre ici, seule avec moi, tu étais heureuse de ce rêve, m'as-tu dit ?

— Oui ; cette pensée faisait ma joie.

— Moi de même, j'ai rêvé de vivre seul en ces lieux avec toi. L'amour que je te porte marche de pair dans mon cœur avec l'amitié. Ecoute aussi mon rêve. Ici était notre demeure ; nous en avons fait un véritable palais. Les pierres précieuses qui recouvrent la terre nous étaient, avec les mines d'or que nous connaissons, une ressource inépuisable pour nos travaux extérieurs. Nos amis, retournés en Europe, étaient nos correspondants. Je m'étais fait aimer des habitants des villages voisins de notre demeure. Ils croyaient en ma parole, je les instruisais et je les éclairais patiemment. Je les avais enrégimentés pour le cas où ils auraient besoin de se défendre. C'étaient des soldats-citoyens, des patriotes. Mettant en pratique une idée éclosée dans l'esprit de Criquet, j'avais rassemblé les sorciers des tribus les plus proches ; je les avais amenés à s'entendre et à élire un chef que je dirigeais. Tout le pays reconnaissait dès lors une autorité morale et je voyais la civilisation s'introduire, lentement, il est vrai, mais sûrement. Par mes patients travaux, la barbarie s'éteignait, le commerce de chair humaine disparaissait ; des peuples se formaient et remplaçaient les villages isolés. Toi même, chère Catherine, tu te faisais le bon ange de ces malheureux ; tu avais établi des hospices pour les orphelins et les infirmes, des écoles pour les enfants. Tu étais la Charité, le bien ; j'étais la force, l'autorité. Ainsi je me trouvais heureux, goûtant une paix ineffable avec toi !

— Et pourquoi ce rêve ne se réaliserait-il pas ?

— Hélas, il me faut bien te le dire : parce que tu veux revoir l'Europe...

— Moi ? je voudrais finir ici ma vie !

Ces paroles semblèrent ranimer Henri. Ses yeux brillèrent soudain, pleins d'un éclat plus vif ; il parut rayonnant, comme si une lueur

d'espérance eût traversé son esprit-jusqu'alors abattu. Catherine s'en aperçut et, comme pour le rassurer :

— Oui Henri, lui dit-elle, nous pourrions vivre seuls ici. Je resterais près de toi, comme une sœur près d'un frère, ne te quittant jamais. Tu serais mon seul bien, mon seul rêve, mon Dieu ! je serais ta consolatrice, ton aide, ton élève. Que ferait la femme auprès de toi ? Elle serait un obstacle. Elle te volerait ta charité, ta gloire. Demeure libre, pour demeurer sublime. Celle qui t'aime ne fait point de sacrifice en restant ta servante : elle verra grandir ton œuvre, elle en sera fière, elle en sera heureuse ! Ton idée est supérieure, Henri : civiliser un continent, fonder des empires libres, édifier le progrès sur les ruines de la barbarie ! Cette œuvre est digne de toi. Poursuis ! deviens plus grand, toujours !

Henri ne répondit rien d'abord ; Catherine, transfigurée par son exaltation, l'observait, épiant ses pensées.

— Non, lui dit-il enfin, je ne l'entends pas ainsi. La nature n'a point écrit une semblable loi ; elle ne t'impose pas un pareil sacrifice

— Henri !

— La surexcitation dans laquelle je vois ton esprit m'effraie pour l'avenir. Elle n'aura qu'un temps, et, le jour où tu ne la ressentiras plus, tu te figureras que ton amour est parti avec elle.

— Le jour où je ne ressentirais plus d'amour pour toi serait le dernier de ma vie !

— Oui, je te crois, Catherine ! C'est pour éviter cette heure funeste que nous devons rentrer en Europe, en France, dans ton pays, où tu voudras.

— Et ton œuvre ne sera pas suivie, par ma faute ? Oh je suis donc maudite !

— Non ; tu es bénie, tu es sacrée. Tu aimes, tu es femme, tu es ange. Ton amour est plus grand que tu ne le crois. Entretiens-le, conserve-le précieusement : c'est notre bonheur, notre salut, pour l'un et pour l'autre.

— Henri, tu ne veux donc pas que je te donne ma vie ?

— Je ne veux pas te rendre malheureuse. Tu ne mesures pas ton dévouement et je ne veux pas t'en laisser devenir la victime. L'avenir, Catherine, n'est qu'un rêve pour nous jusqu'ici, rêve qui ne se réalisera peut-être jamais, car la tombe s'y trouve, hélas, près du berceau !

Le silence suivit ces paroles. Ils se tenaient maintenant tout près l'un de l'autre, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux,

s'interrogeant tous deux sur cette solution si pénible à trouver au grand problème de l'avenir. A quoi fallait-il se résoudre ?

Abandonnons un instant Henri et Catherine pour poursuivre Criquet et von Ruff dans l'exécution de leur plan respectif.

Le savant avait suivi à distance celui qu'il rêvait d'appeler son élève.

— Je lui donnerai une leçon malgré lui, avait dit le professeur.

— Je vais les épater ! avait pensé Criquet.

— Sir Albéric, dit von Ruff, en abordant l'indocile, je devine votre intention. Vous songez tout bonnement à rendre certains matériaux incombustibles.

— Il l'a trouvé !

— Je puis vous seconder et vous être fort utile.

— Je vous vois venir, vous, avec votre leçon de chimie.

— Nullement ! répliqua le savant, toujours bon et tolérant envers Criquet, dont l'esprit réfractaire à tout ce qui frisait quelque peu la science, ne parvenait pas à le décourager, nullement, et, malgré que je sois convaincu que la chimie serait pour vous une source intarissable de distractions et d'applications agréables, voire utiles, je me garderai bien d'essayer encore de vous en inculquer la moindre notion.

Il faut croire que von Ruff avait trouvé cette fois le côté faible de la cuirasse, car, à peine eut-il eu le temps d'achever sa phrase, que Criquet, lui passant le bras sous le sien, l'entraîna en disant :

— Dès lors, mon maître, nous voilà les meilleurs amis du monde !

Von Ruff condescendit pleinement à ce mouvement d'amitié inusité de Criquet, et tous deux se dirigèrent ainsi vers un amas de sable siliceux. Ils en recueillirent une quantité assez considérable pour en faire un mortier destiné à l'exécution du projet encore plein de mystères auquel rêvait Criquet.

Tous deux donc, en bons amis, se mirent à cet ouvrage avec résolution et confiance. Ils ne pouvaient manquer de faire un bon travail ; ils s'entendaient cette fois et ce qui manquait à l'un se retrouvait dans l'autre.

Ils confectionnèrent, en outre, quelques menus objets dont ils avaient besoin pour pouvoir parvenir à leur but, et dans la préparation desquels l'esprit inventif de Criquet vint souvent en aide au talent du savant professeur. C'est ainsi que ce dernier fut chargé par « son élève » de découper des lamelles, en forme de cartes à jouer, de

l'écorce d'un arbre spécial que celui-ci lui avait désigné. En effet, dans un fouillis inextricable d'arbres gigantesques et de plantes naines, Criquet avait observé un arbre dont l'écorce blanche, d'un aspect lustré, brillait d'un vif éclat sous la lumière du soleil. A l'instant il vit le parti qu'il pourrait en tirer et ordonna à von Ruff d'en recueillir une abondante profusion.

Celui-ci s'exécuta, sans trop savoir à quel usage ces « cartes à jouer » pouvaient être destinées.

Une heure plus tard ils rentraient au logis, bras dessus, bras dessous, comme nous les avons vus s'en aller.

Là les choses avaient changé de face durant leur absence. Un mouvement inaccoutumé y régnait, mêlé d'anxiété. Henri, toujours debout auprès de Catherine, se taisait, tandis que ses amis semblaient s'occuper à des préparatifs urgents de départ.

Quelques instants auparavant, en effet, Henri venait de prendre une décision inattendue dans la question de la recherche de Paul.

— Henri, lui avait dit Catherine, Paul tarde bien à venir ! Je crains de jour en jour davantage pour sa perte. J'ai là comme un pressentiment terrible...

Alors le comte de Simo, voyant la pâleur mortelle qui recouvrait le visage de sa digne fiancée, s'était senti accablé soudain par cette alternative de crainte et d'espoir dans laquelle il conversait depuis si longtemps sur le sort de son malheureux compagnon de voyage. Il se sentit de nouveau obsédé par cette question si cruelle pour son cœur, que lui avait faite Catherine : où est Paul ?

Ayant fait venir Susse, il lui dit de se rendre sur l'heure à la recherche d'un endroit où un homme courageux pût passer sans danger la rivière.

Le nègre y alla immédiatement et s'en revint bientôt, en disant, tandis qu'il étendait le bras vers la rive :

— Maître, on pourrait passer là-bas, près du bois, si maître Criquet voulait jeter une corde de l'autre côté ; des arbres reposent là dans lit de la rivière.

— Y a-t-il moyen d'y faire passer un chameau ?

— Ji ! peut-être !

— Va dire à mes compagnons de voyage que je les attends.

Peu après arrivaient Criquet et von Ruff.

— Il faut aller à la recherche de Paul, leur dit Henri en les voyant.

Un « heu ! » bien nourri de Criquet fut la seule réponse qui fut donnée à ces paroles.

— Il tarde trop. Il faut savoir ce qui le retient loin de nous.

— Parbleu ! il est retenu par le motif qui nous cloue ici. C'est la saison des pluies.

— Cela est probable, mais je veux, nous voulons le savoir.

— Dans ce cas, graissons les roues de l'omnibus et en route !

— Nous ne devons pas nous éloigner tous. Si, pendant que nous allons à sa recherche, il venait ici, ce serait un malheur irréparable.

— Qui de nous restera ?

— Vous, cher comte, dit von Ruff; Mademoiselle Catherine a droit à des attentions que personne, mieux que vous, n'est capable de lui prodiguer.

— Moi, dit Criquet, j'ai besoin de prendre l'air, je me sens tout chose depuis que je suis enfermé ici.

— Cher savant, dit Henri, avec un sourire triste, ne serez-vous pas distrait par quelques fleurs, dans votre course d'exploration ?

— Et qui donc achèvera notre théâtre, s'il est aussi du voyage ? Pas de favoritisme : c'est à moi de marcher.

— Vous ne le pouvez pas, cher ami, votre présence est indispensable ici.

— Ah ?

— Oui, une idée vient de me surgir. Nous pouvons opérer plus sûrement.

— Comment donc ?

— Nous inviterons tous les sorciers affiliés à faire des recherches chacun dans sa tribu.

— Votre idée est bonne, Criquet, et, de plus, elle est praticable.

— Un nègre seul passera où nous ne passerions pas nous-mêmes. Susse et Laurent sont intelligents. Bien armés, bien montés, ils iront porter des ordres aux nègres, nos amis. Nos chameaux sont malades, deux seulement peuvent actuellement servir.

— Il faut que de Louma partent plusieurs messagers.

— C'est ainsi que je l'entends. Nous ferons fouiller le pays.

— Donc, notre grande séance aura lieu sous peu de jours ?

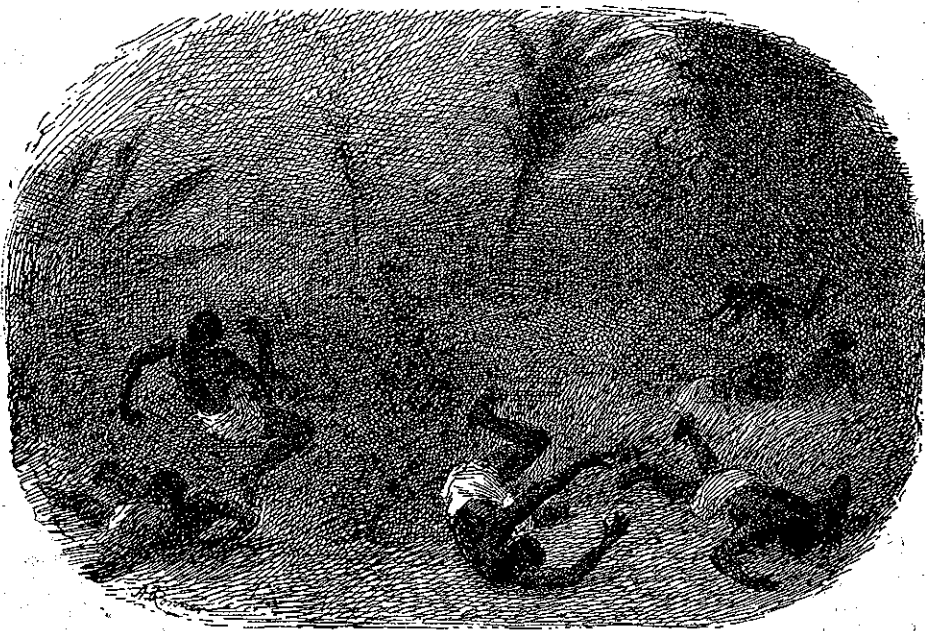
— Oui, demain, si mes préparatifs sont terminés à temps.

Peu d'heures après cet entretien, Susse et Laurent parlaient pour faire rayonner parmi les noirs les ordres des féticheurs blancs.

Laurent était chargé de faire savoir à Izilli qu'il eût à se rendre sans retard auprès de son puissant maître, le sorcier blanc. Susse allait à Louala, pour réclamer l'aide des nègres qui avaient promis de secourir leurs bienfaiteurs blancs lorsqu'il en serait besoin.

Cette mission fut remplie de part et d'autre avec célérité et dévouement. Le lendemain, vers midi, Susse était de retour de son excursion. On pouvait s'attendre, disait-il, à un bon résultat ; quelques sous-entendus, d'adroites réticences, avaient mis les féticheurs en émoi. Ils s'attendaient à des choses surprenantes.

Le brave serviteur s'était rendu à Louala, où le nouveau souverain lui avait fait un cordial accueil ; aucun des noirs entraînés en esclavage par Calao n'avait quitté le village, une nouvelle et puissante tribu



ILS ALLÈRENT ROULER EN TOUS SENS DANS D'ÉLECTRIQUES CABRIOLES. (P. 477.)

était en voie de formation. La mémoire des blancs fétiches y était à l'état de culte.

Susse s'était fait raconter les aventures de Paul Tcherkof. Cent esclaves libérés, lui dit-on, avaient tenu à accompagner leur libérateur ; cinquante guerriers de Louala s'étaient joints à eux. Il avait ensuite, avec les nègres de l'endroit, parcouru les lieux dont ceux-ci lui parlaient ; ils avaient interrogé la plaine, les bois, les montagnes, toute la contrée, et avaient découvert des traces de feux de campement, des fers brisés et des débris d'armes neuves. Poursuivant

alors leurs recherches, ils s'étaient arrêtés dans un lieu qui offrait des traces manifestes de lutte. Il y avait là des cadavres et des armes. Quelques noirs de Louala reconnurent parmi les morts des gens qui escortaient le fétiche blanc. La voie qu'ils tenaient était donc celle que Paul avait suivie.

Ils allèrent dans les villages voisins, en sondant les bois et les hautes herbes. Enfin ils arrivèrent à une bourgade dans laquelle ils recueillirent l'histoire racontée par les vagabonds d'Ikilo et les suites de leur perfidie.

Susse, qui, comme nègre, était très réservé et très prudent, questionna adroitement, sans laisser deviner son mobile, et finit ainsi par apprendre qu'une nuit, pendant une effroyable tempête, le mauvais esprit avait pris un chemin inconnu.

Susse voulut en savoir davantage. La rivière devait, selon lui, être le chemin suivi par le maître. Il longea les deux rives jusqu'à ce qu'il arriva à un nouveau village.

Là il se trouva en présence de complications imprévues. Les nègres, non seulement ne répondaient pas aux questions qui leur étaient posées, mais ils affectaient de tenir les yeux fermés devant leur interlocuteur.

Celui-ci les prit d'abord pour des fous. Après avoir consulté ses gens, et confiant dans leur nombre et dans l'assurance de leur dévouement absolu, il menaça d'incendier les cases si l'on continuait à simuler la folie. Une seule de ses phrases eut alors plus d'effet que toutes ses menaces et ses subtilités.

— Au nom de l'esprit blanc, dit-il, au nom de mon terrible maître, que je cherche, j'ordonne à tous ceux qui tiennent à vivre de me donner les renseignements que j'exige.

« J'attends et le tonnerre m'écoute ! »

A ces mots les sauvages bondirent. Il s'en présenta tout de suite, qui, avec des marques visibles de terreur sinon de respect, et avec force détours et circonlocutions, lui dirent avoir vu passer une barque montée par plusieurs nègres et un blanc ; on leur avait parlé. On avait vu le blanc ; il était malade. Il avait été répondu franchement aux questions qu'il leur avait posées. Il avait demandé le nom de la rivière, s'était informé du cours qu'elle suivait et de tout ce que doit savoir un voyageur descendant vers le nord.

— La rivière, continua Susse, se nomme Louwembi : elle ne fait aucun détour, traverse le lac Iki et va se jeter dans le fleuve.

Loumani, qui coule là, au pied de notre montagne, maître ! dit-il en terminant.

— De sorte qu'en suivant ce fleuve nous sommes assurés de couper le chemin de notre frère ? demanda vivement Henri.

— Oui, maître.

— Paul est-il dangereusement malade ?

— Les noirs n'ont su le dire, maître. Paul leur a parlé, ils tremblent à son seul nom. Son visage leur a paru bien pâle, bien abattu, disaient-ils ; sa tête était entourée d'une pièce d'étoffe.

— Dieu ! serait-il blessé ? s'écria Henri, pris d'une subite appréhension, blessé ! mortellement peut-être ! Nous partirons cette nuit même, dit-il en se levant,

— Maître, le chameau est mort.

— Il nous en reste six, qui, il est vrai, sont dans un état misérable, mais qu'importe ? il nous faut trouver Paul. Va prévenir mes amis de notre prochain départ.

— Ainsi Paul, reprit Henri en lui-même, malgré les pluies, a descendu la rivière et se dirige vers le nord... Étrange ! Étrange !

« Si au moins nous avions une barque ! si nos chameaux étaient en état de partir ! Catherine ne saurait nous suivre à pied. Que faire ? Quel parti prendre ?

Ne voulant rien décider sans avoir consulté préalablement ses compagnons, il rejoignit précipitamment Criquet, qui l'interrompit dès les premiers mots :

— Ah ! ma migraine qui me reprend ! dit cet émule de Robert Houdin, ma migraine !... Il n'y a qu'un moyen de la faire disparaître, c'est de me laisser faire à ma tête. Paul n'est pas en danger, croyez moi ; d'ailleurs, nous ne perdrons rien en n'allant pas trop vite : ce sera du temps bien placé, au contraire, et qui nous rapportera de très gros intérêts.

Criquet s'était transformé des pieds à la tête.

Il s'était fait une « tenue » et un masque au naturel. Au moyen de rouge et de noir il s'était relevé les sourcils, élargi le nez, agrandi la bouche, allongé le menton.

Il s'était coiffé d'un haut bonnet d'astrologue, en écorce noire, entouré à sa base de deux serpents empaillés, rehaussé en avant et au milieu par une tête de mort figurée avec des écailles blanches de poisson, et orné à la face opposée d'un diable rouge fait avec une mosaïque de morceaux d'étoffes de différentes couleurs, où le rouge

dominait; au sommet du couvre-chef se détachait la croix symbolique du nouvel ordre.

Il portait, en outre, un collier fait de dents de crocodiles, ce qui donnait à Criquet l'espiègle un aspect des plus féroces.

Le reste de l'habillement consistait en une draperie rouge empruntée à Catherine, agrémentée de dragons chinois en écorce blanche, auxquels s'entremêlaient des insectes morts et vivants, et frangée de roseaux, plumes, coquillages, os, algues, cristaux, etc., etc.

La chaussure était garnie de deux demi-mâchoires de crocodile.

Henri crut que le moment était mal choisi pour causer de choses sérieuses et résolut de prendre patience, en attendant que le déguisement eût produit « l'effet superbe » que lui en promettait Criquet.

LXIX

SAGACITÉ D'IZIILII ET DE NMOLO

La réunion des sorciers nègres convoqués sur l'ordre du fétiche blanc, devait se tenir dans une clairière existant parmi les arbres de la forêt voisine. La partie la plus élevée de la clairière était destinée à la scène; la partie plane, à l'auditoire. Trois piquets très éloignés l'un de l'autre dessinaient un vaste triangle sur l'estrade. C'était l'Ikonostase.

Iziilii vint le premier à l'endroit désigné. Il suivait avec zèle les leçons de son maître ou, pour mieux dire, de ses maîtres, car tous aidaient à la transformation morale du sorcier.

Quand Laurent eut rempli sa mission près de lui, il avait tout de suite envoyé des émissaires dans tous les villages avoisinants; la même chose s'était faite parmi les noirs que Susse, de son côté, était allé convoquer. Aussi la réunion devait-elle être nombreuse.

La nuit tombait; ceux qui étaient destinés à devenir des apôtres du progrès, les noirs sorciers, arrivaient successivement, accompagnés de leurs aides et de collègues qu'ils avaient raccolés dans les tribus voisines.

Groupés en demi-cercle autour de l'hémicycle, ils attendaient maintenant que le féticheur blanc fit son apparition.

Entre eux et la mystérieuse plate-forme on remarquait un amas de